



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

13 avril 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

13 avril 1907.

On ne rencontre cette semaine que des gens qui descendent du train ou de l'auto, c'est-à-dire les privilégiés qui ont pu parcourir un petit coin du monde pendant les vacances de Pâques. — J'arrive du Midi. — Moi, je déballe du Nord. — Moi, de Séville. — Moi, de Fontainebleau. Et de rapides impressions s'échangent au coin des rues, le temps que dure une poignée de main, à table dans les dîners en ville, au cours des futilités visites. Chacun s'ébahit que l'autre ne connaisse pas l'endroit qu'il vient de découvrir et qu'il ignorait la veille. Celui qui sort de Bâle dit à celui qui débarque d'Alger et qui n'a jamais été à Bâle : « Comment ! vous ne connaissez pas Bâle ? » et l'Algérien dit au Bâlois qui n'a jamais été à Alger : « C'en est pas possible, voyons ? Vous connaissez Alger ? »

Aucun de ces voyageurs ne consentirait à avouer qu'il s'est absenté par plaisir, simplement pour prendre une distraction à laquelle d'ailleurs rien ne le contraignait. Non. Tous n'en pouvaient plus, ils allaient mourir, ils étaient au bout de leur rouleau. Le médecin leur avait dit: « Il faut absolument que vous trouviez le moyen de quitter Paris, de changer d'air, ne serait-ce que deux jours, un seul même... cela vaudrait toujours mieux que rien. » Aussi certains ont-ils été à Venise pour y passer une soirée, la nuit et la matinée du lendemain. Et, si peu que ce soit, ils sont forcés de convenir que cela leur a fait le plus grand bien. Cependant, quoique l'on ait été ravi de partir, surtout après cet abominable hiver, on est également enchanté de rentrer, « maintenant que l'on a repris des forces ». On se félicite déjà mutuellement de sa bonne mine. Au gras l'on certifie: « Vous avez maigri » et au maigre dont on tâte les côtes: « Mais, ma parole! il a engraisé! » Il ne faut pas se tromper.

Ce qui frappe chez la plupart de ceux « qui ont été à la campagne », c'est leur embarras à fournir sur elle le moindre détail, pour cette raison dominante qu'ils l'ont vue sans la regarder. Ils pensaient à autre chose. Combien en effet sont capables de l'aimer et d'en sentir, principalement à cette époque-ci de l'année, les frustes joies? Tout ce qu'on peut leur arracher c'est qu'ils l'ont trouvée *très en retard*. Qu'ils ne se fassent pas

de bile, elle se rattrapera. Ils ont d'ailleurs raison sur ce point. L'arbre à Paris, qui sait à quoi sa noblesse l'oblige, est un article de premier. Expliquez cela?... Il manque de terre et d'air, il pousse à la diable, entouré de murs, les pieds dans un inextricable enchevêtrement de tuyaux, de conduits d'égouts, de fils électriques, avec des trains circulant entre ses racines, et chaque année pourtant il nous sort son costume à petits plis verts bien avant ses parents de province qui, eux, ont toutes leurs aises et commodités!... et du fumier jusqu'au cou! C'est à n'y rien comprendre.

*
* *

A l'Épatant, l'autre jour, je me suis entretenu avec un des derniers et aimables messieurs à guêtres blanches de l'Empire. Il revenait du concours hippique. Une fine poussière sablait sa cravate lavallière bleue à pois blancs.

— Je ne suis pas le moins du monde furieux, m'a-t-il déclaré. Même après le Salon de l'Auto, notre vieil Hippique fait très brave contenance. Croyez que je m'efforce de suivre mon temps, mais est-ce lui qui va trop vite ou moi plus assez, toujours est-il que nous nous trouvons rarement en ligne? J'admire le progrès, je l'encourage même... et j'ai la sagesse de n'en pas profiter. Il y a deux autos à la maison. C'est moi qui les ai payées et ce sont mes enfants qui s'en servent.

Je m'abstiens d'y monter — non que j'aie peur — mais cela m'ennuie et apporte à mes habitudes un trouble dont je ne ressens pas le besoin. Il me semble que je suis dans un ascenseur en plaine ou dans une espèce de wagon déraillé. Songez-y, en effet. Depuis soixante ans, je puis dire que je ne suis pas descendu de voiture une seule fois, quelle que soit la voiture, sans accorder un coup d'œil d'intérêt au cheval. Aujourd'hui, si j'allais en auto, je continuerais à regarder à la même place, je ne verrais plus rien, ça me rendrait très malheureux. Non, je préfère des brancards, même avec une vieille bique dedans, un « joli débris » pareil à moi. Et puis l'auto est une locomotion trop neuve ; elle manque de passé. On aura beau dire, la bête mécanique ne supprimera pas totalement la bête animée. Moins répandu, le cheval restera pourtant, solide au poste, et ça n'est pas encore demain qu'on pourra suivre la chasse et galoper derrière les chiens avec une n'importe-quels-chevaux. La haie, le tronc d'arbres, le bon mur en pierres sèches et la banquette irlandaise sont des obstacles que le pneu le plus altéré, Michelin ou non, ne saurait boire sans péter comme un ballon rouge. Aussi ai-je puisé, au concours hippique, tous ces derniers après-midi, une confiance très ferme en l'avenir de notre cheval. Ah ! il n'y avait pas pour six cent mille francs de bougies !... et nous n'allumions pas dans le ciel des lueurs d'incendie jusqu'à Étampes, mais c'était bien gentil tout

de même, toujours chic et de bon ton. C'était de la France aussi, et pas de la moins bonne qualité que celle des chauffeurs.

Je regardais ces officiers, ces fils de famille, aborder franchement la double barre et la rivière, tout ça jeune, bien en selle, plein de vigueur fraîche et de santé... Il me souvenait aussi du temps où, moi aussi, je venais faire la blague au son des fanfares, et plus tard, l'époque où j'étais du jury avec Mornay et Mackensie-Grieve, à l'Industrie... oui... et ça me mettait comme des flots de rubans dans le cœur.

Il s'interrompt.

— Mais, excusez-moi. J'aperçois là-bas notre cher président, je veux aller lui dire que j'ai vu tantôt un certain Jacques de Massa, dont il est le père, qui ne s'est pas mal comporté du tout sur *Fascination*.

*
* *

La *Société des Pastellistes Français* nous invite à visiter à la salle Petit sa vingt-troisième exposition. L'ensemble est d'une excellente tenue.

Dès le seuil, M. Guirand de Scévola captive notre attention par une série des plus spontanées, études de femmes, d'enfants et paysages au milieu desquels se détachent trois « terrasses » de Versailles, d'une charmante interprétation vermeille. L'art discret, réservé, d'un

si mélancolique isolement que pratique M. Billotte se retrouve avec toutes ses séductions de tristesse dans *le Soir aux carrières d'Argentueil*, que l'on croirait une vue de Suisse ou de Tyrol, et surtout dans *l'Aurore en Sologne*, où la fine houle des moutons écumant parmi la rousseur matinale des bois, laisse aux yeux et à la pensée un souvenir choisi. M. Billotte est un solitaire qui se recueille. On entend toujours chez lui de vagues tintements d'angélus.

Avouerai-je, avec la franchise que nécessite ma sincère et déjà lointaine admiration pour M. Besnard, que je n'ai pas autant aimé — que j'aurais aimé les aimer — ses quatre envois ? Il semble que, par moments, ce grand artiste, si épris de vérité, en fasse fi dès qu'elle lui paraît trop simple. Il a un penchant de virtuose à découvrir, préférer et souligner l'invraisemblable du vrai. Ne sait-il pas cependant, aussi bien que nous, le vieux vers de Boileau ?

M. Léandre cherche et trouve souvent. Plusieurs de ses portraits, un de femme en particulier et un de fillette en rouge, sont d'un agrément sûr et vif, ainsi que *l'Etang*, d'une belle pourpre hardie. *La Jeune Vénitienne* de M. Levy-Dhurmer, avec son casque de cheveux et l'énigme de ses prunelles m'a rappelé les exquis pages qu'a naguère écrites sur elle Henri de Régnier, et MM. Faivre, Gervex, Gilbert nous présentent des visages de la plus souriante amabilité. Deux figures d'enfant de M. Dagnan-Bouveret, une

fillette qui s'applique à bien écrire et un petit garçon qui rêve à sa lecture, dénotent dans leur élégante minutie, une observation aussi exacte que gracieuse.

M. Lhermitte continue à nous communiquer la même impression rustique de droiture et de sécurité avec ses façons de « fusains rehaussés », tableautins de la vie champêtre, de valeurs si rares, en même temps qu'empreints d'un respect filial de la nature. Diderot l'eût aimé.

L'aveuglante poussière des routes provençales et l'azur inexorable des cieus du Midi ont toujours en M. Montenard leur chaleureux apôtre. Et je terminerai en recommandant à la spéciale attention du visiteur, d'abord deux vues de Corse de M. Sonnier, remarquables par la délicatesse, l'intensité moelleuse et mesurée de leur coloris : *la Plage de Cargèse* et *Ajaccio après l'orage*, cette dernière d'une étonnante maîtrise; et ensuite *le Nu au crépuscule* de M. Ménard, qui a la supérieure beauté d'une rêverie grecque, écrite et transposée pour l'enchantement muet des yeux. Pourquoi M. Ménard ne présente-t-il pas ses tableaux à nos concours académiques de poésie? Nous les couronnerions. Ce sont de pures et nobles stances.

*
* *

Voici une petite nouvelle qui comblera de joie les amateurs de biscuits. N'allez pas aussitôt

vous imaginer que je m'adresse aux gourmands inquiets que préoccupe la grève générale de l'alimentation? Non. Les biscuits dont je veux parler, quoique jolis à croquer, ne se mangent pourtant pas et c'est ici « Sèvres » qu'il faut entendre, au lieu de « Reims ». Donc, on vient de retrouver, paraît-il, en majeure partie, les moules, que l'on croyait perdus ou brisés, des biscuits du dix-huitième siècle qui décoraient les tables et les cheminées des appartements royaux. La manufacture s'occupe déjà de reconstituer « en exactes répliques » ces groupes charmants que nous pourrons, grâce aux soins empressés de M. Baumgart, admirer dans quelques jours au Salon des Artistes français, et les pièces sont au nombre de cent quatre-vingts! Avec tous les amateurs de cet art de Sèvres si complètement gracieux et parachevé dans l'exquis, nous nous faisons à l'avance une véritable fête à la seule pensée qu'il nous sera bientôt permis d'en posséder quelques échantillons. Je me représente déjà les guirlandes, les fines jambes levées, les plis des voiles inutiles, les espiègles amours entre les pattes du bélier... Je sors. Il faut que j'aille à la recherche d'une vitrine.